

Un auteur en attente de la psychanalyse : H. von Kleist
Sixième séance :
19 mai 1995

Je pense tout de même vous avoir suffisamment convaincus de ce que ce parcours par quelques-uns des textes de Kleist nous a conduits au cœur de la folie humaine. Or cette folie se concrétise dans toutes sortes de réalités, mais surtout dans le fait que – et c’est ce qui est intéressant dans Kleist, parce que plus saillant – cette folie se niche toujours dans des relations de couple: qu’il s’agisse du couple parent-enfant, comme nous avons vu que c’était le cas dans: *La famille Schroffenstein*, qu’il s’agisse du couple Roi-sujet, puisque j’ai longtemps étudié le texte de: *Michaël Kohlhaas* ou, pour finir, qu’il s’agisse du couple au sens le plus obvie, puisque la plupart du temps on désigne par «couple» ces partenaires que peuvent être un homme et une femme.

Mais si la folie se niche à l’intérieur des relations qu’entretiennent chacun des membres de ces trois couples, c’est bien parce qu’un tiers surgit pour ruiner la relation, qui se voudrait naturelle, entre les deux membres qui forment la dyade du couple. Dans *La famille Schroffenstein*, il s’agissait de la croyance, immédiatement collectivisée ou collectivisable, en cette imputation criminelle de l’oncle; dans ce qui se passe dans ces méandres obscurs de l’histoire de *Michaël Kohlhaas*, je crois vous avoir suffisamment fait sentir que c’était la vérité du hasard des rencontres qui rendait invraisemblable que la loi puisse être appliquée. Et pour finir, c’est bien de Dieu qu’il s’agit dans ce couple qu’Alcmène et Amphitryon sont censés pouvoir former paisiblement, un dieu qui vient rencontrer le désir d’unicité de la femme et qui ruine le couple.

Car le tiers, chacun de ces tiers auxquels nous avons eu affaire, fait surgir entre les membres du couple la figure mortifère du *double*. A chaque fois, il y a des doubles qui s’interposent, ou des personnages dédoublés: dans *La famille Schroffenstein*, vous vous souvenez de ces deux frères, Johann et Ottokar, qui sont tous les deux amoureux d’Agnès ; *Michaël Kohlhaas* a affaire à Hinz et Kunz, qui ne sont pas uniquement l’effet d’un redoublement superflu, ce n’est pas par hasard qu’ils sont deux; et puis, bien sûr, il se trouve que Jupiter lui-même, s’il veut séduire Alcmène, doit se soumettre à l’apparence exacte d’Amphitryon, que ça lui plaise ou non d’ailleurs, de faire l’Amphitryon.

On peut penser – je fais des généralisations peut-être un peu hâtives – que faire la théorie de ces doubles devient la tâche de la littérature comme mimésis; la littérature devenant elle-même une entreprise de lecture de cette réduplication qui fait prendre le double imité pour une réalité.

Mais alors, que vient faire le thème que je développe et qui est celui de la psychanalyse dont je prétends que Kleist aurait *attendu* la venue, *anticipé* l'émergence, *préfiguré* la possibilité, etc. – employez chacun de ces verbes avec toutes sortes de guillemets, car il est, bien sûr, très problématique de les employer? En tous les cas, il est évident – ou je fais l'hypothèse – que nous avons tout à apprendre, rétroactivement, à partir de l'émergence effective du couple que forment l'analysant et l'analyste, à partir de la formation de ce couple dans l'acte de l'événement-Freud, de ces impasses dans les différents couples que j'ai énoncés et que Kleist a, comme par hasard, effectivement rencontrées au fil de son écriture, pour ne pas parler du décours de sa vie.

Il faudrait même penser que la psychanalyse serait l'entreprise la plus radicale ou la plus systématique pour cerner le double et refonder les couples qu'il met à mal, ne serait-ce d'abord qu'en les distinguant; car ces trois couples ne se recoupent pas, et il ne faut surtout pas qu'ils se recourent. Mais vous comprenez alors mieux l'importance du passage par le mythe d'Amphitryon qui présente comme une épure de cette problématique. On peut fort bien imaginer que Kleist a, pour ainsi dire, rencontré la nécessité de repasser par ce mythe, pour analyser les impasses rencontrées dans les deux précédentes tentatives de fonder le couple, et qu'il a donc fallu qu'il le réécrive.

Mais en même temps, je voudrais aujourd'hui vous soumettre une hypothèse qui est que nous aurions, nous aussi, à repenser tout simplement ce qu'il peut en être de l'amour de transfert à partir de cette lecture par Kleist des impasses du couple. Car je pense que le rapport qu'entretiennent Alcmène et Jupiter, ou plutôt les dialogues qu'ils échangent dans le texte de la pièce, peuvent nous apprendre beaucoup de choses sur ce qu'est l'amour de transfert; autrement dit, il se profilerait de cette façon que celui-ci n'est peut-être pas, comme l'énonçait Freud, un amour narcissique, dans la mesure où ce dont il s'agit quand même avec la psychanalyse, c'est d'un amour du savoir, et pas d'un amour de la forme, du visage, de la reduplication d'un autre.

Il se trouve que Jupiter, nous allons le vérifier dans le texte, est quelqu'un qui incarne le savoir du désir d'Alcmène. Mais il ne peut le faire que dans la mesure où il est le double de l'objet de son amour; un tel double n'est pas n'importe lequel. Faut-il aller jusqu'à le déifier, le théologiser? Il faut croire que Kleist, pour faire exister cette fiction de quelqu'un qui saurait, qui pourrait tout savoir du désir d'un sujet, a dû en passer par le mythe. Mais c'est précisément de cela que la psychanalyse nous apprend qu'il faut sortir par le transfert, c'est-à-dire, en jouant la carte d'une guérison du mal par le mal.

Je vais sans plus tarder revenir à ma lecture du texte de la pièce. La dernière fois, je vous avais lu la plupart des scènes de l'acte I; nous allons nous engager dans la lecture des deux actes qui restent.

Je voudrais vous rappeler que, dans le premier acte, Jupiter est quelqu'un qui s'est permis, en agitant devant les yeux d'Alcmène la distinction de l'époux et de l'amant, d'hystériser une femme. Cette distinction est même ce qui fonde la possibilité de l'hystérie comme symptôme authentique, en opposant, comme Jupiter le fait, la vertu à l'amour, ou en opposant, comme Mercure le fait, la nature à l'amour. Côté valet, c'est plutôt la nature, côté maître, c'est la vertu.

Quoi qu'il en soit, s'il fallait transposer dans les termes du discours analytique

d'aujourd'hui cette opposition, nous nous trouverions en présence, d'une part du désir, ce désir qui est requis pour qu'une femme puisse avoir envie de l'homme avec qui elle vit, et d'autre part, de l'amour. Ce qui fait le plus communément symptôme, c'est l'impossibilité de désirer celui qu'on aime ou d'aimer celui qu'on désire, suivant que le «ravement» se fait dans un sens ou dans l'autre, pour reprendre ici le terme de Freud. Quand Jupiter parle donc d'amant et d'époux, il met le doigt sur la plaie.

Voici les paroles qu'il prononce juste après sa nuit avec Alcmène:

«– JUPITER: Ce que j'éprouve pour toi, bien-aimée Alcmène, cela dépasse, vois-tu, de la distance d'un soleil, ce qu'un époux te doit. Désaccoutume-toi, ô mon amante, de l'époux, et fais la distinction entre lui et moi. Elle me fait souffrir, cette honteuse confusion, et il m'est insupportable de penser que tu n'as fait que recevoir le benêt qui prétend froidement avoir un droit sur toi. Je voudrais, Moi, ma douce lumière, t'être apparu comme cet être d'essence particulière qui a été ton vainqueur parce que les dieux puissants m'ont enseigné l'art de triompher de toi. Qu'a donc à voir ici ce vaniteux général des Thébains qui a naguère épousé la riche fille d'un prince pour posséder une grande maison? Que dis-tu? Je voudrais laisser ta vertu à ce fat officiel, et conserver pour moi, pour moi seul ton amour.»

Vous voyez à quel point les choses sont accusées, à partir des termes employés qui sont tous faits pour instiller dans l'âme d'Alcmène un doute qui va devenir de plus en plus ravageur et qui est ce qui constitue le thème le plus apparent de la pièce.

Or après ce préambule passionnant, on sait qu'Amphitryon le vrai, c'est-à-dire le «benêt», le «fat officiel», retourne chez lui, revient nanti de sa victoire, afin obtenir, pour parler comme au vaudeville, le repos du guerrier. Il tombe sur une femme radieuse et satisfaite qui s'étonne de sa venue, et qui lui dit: «Si tôt de retour!» Cette phrase commence à semer le doute dans l'esprit d'Amphitryon; mais surtout il apparaît tout de suite comme celui qui réclame encore, et encore.

«– ALCMÈNE: Si tu te souhaites plus de tendresse encore, si tu désires davantage, je dois avouer mon incapacité: je t'ai vraiment donné tout ce que j'avais.»

Cette phrase nous en dit fort long, car assurément plus d'une femme peut l'énoncer, lorsqu'elle a affaire à ce type de désir, celui, insatiable, de l'homme hystérisé. «Je t'ai vraiment donné tout ce que j'avais»: cela veut dire la plupart du temps: mon amour. Ne vas pas encore me demander en plus du désir; en la circonstance de toutes les façons, après la nuit prolongée passée avec Jupiter, on peut penser, bien sûr, que la demande est spécialement exorbitante. Mais dans le quotidien de la vie sexuelle, c'est une situation des plus banales. Combien de femmes n'ont-elles pas eu à répondre de cette façon!

Or bien évidemment, en l'occurrence, cette phrase allume le feu, puisqu'elle est immédiatement interprétée par Amphitryon comme un aveu. Et il essaie d'imaginer qu'Alcmène est peut-être elle-même double, puisqu'il a déjà eu affaire aux explications emberlificotées de Sosie, qui lui a dit qu'il n'avait pas pu remettre le diadème, ayant rencontré un autre Sosie qui l'avait empêché d'entrer à la maison, etc... Alors, il se dit qu'elle aussi a peut-être rêvé.

– AMPHITRYON: Un rêve, Alcmène, ne t'aurait-il pas prévenue de mon retour? Ne m'as-tu

pas d'aventure reçu dans ton sommeil, puisque tu t'imagines avoir déjà satisfait pour moi aux exigences de l'amour?»

Bien sûr, cette explication ne marche pas. Et nous en venons à l'obligation pour Alcmène de donner des preuves, en exhibant le diadème qu'elle a déjà reçu. Or ça, c'est le génie de Plaute, puisque c'est lui qui avait déjà fabriqué cette scène où se révèle que le cadeau que Sosie porte et qu'il doit remettre à Alcmène est déjà parvenu et que son coffret est vide. Amphitryon n'a plus qu'à se retourner vers Sosie, pour lui demander d'ouvrir le coffret, qui est encore scellé. Amphitryon fait sauter les scellés du coffret et découvre, bien sûr, une place vide, puisque le diadème est unique et ne saurait être à la fois sur la poitrine d'Alcmène et à sa place dans le coffret scellé. Qui donc a bien pu le subtiliser?

Voici en tout cas la version de Kleist:

– SOSIE: Faites-moi donc confiance. Ce sont de mauvaises ruses. Ce diadème, je l'ai là, entre les mains.

AMPHITRYON: Où cela?

– SOSIE: Ici. [Il sort le coffret de sa poche.]

- AMPHITRYON: Le sceau est encore vierge! [Il contemple la parure qui est sur la poitrine d'Alcmène.] Et pourtant, si tous mes sens ne m'abusent... [A Sosie]: Ouvre-moi vite cette serrure.

– SOSIE: Ma foi, la place est vide. Le diable l'a subtilisé. Plus de diadème de Labdaque.

- AMPHITRYON: ô dieux tout puissants qui régentez le monde! Quel destin m'avez-vous imparti?»

Alors, c'est quoi, ce vide? C'est quoi, ce diadème absent du coffret dont le sceau est pourtant encore vierge? Je dirai qu'il y a toujours dans un amour, pourvu que la passion s'en empare, ce genre de traces. Il n'est pas nécessaire d'imaginer la puissance maléfique de Jupiter ou quoi que ce soit de cet ordre. L'événement est d'une vérité absolument imparable; il suffit d'ailleurs de lire Shakespeare. Lorsqu'un homme est jaloux, Desdémone laisse toujours quelque chose comme ça, qui peut être vécu comme ce qui la disculpe ou ce qui l'inculpe, toujours les deux à la fois. Ici, effectivement, il y a un valet qui pourrait être inculpé et une femme qu'il faut absolument disculper, pour pouvoir continuer à l'aimer, et pas seulement la désirer. Mais on va voir, immédiatement après, que les choses ne sont pas si simples. Car, lorsqu'il s'agit de traquer le désir d'une femme, la preuve ici n'est pas si nette et évidente. Alors pour le traquer, Amphitryon ne peut faire autre chose que de la contraindre à lui raconter. La scène est vraiment terrible:

«- AMPHITRYON: Avant d'entrer dans la maison, mon désir est, je l'ai dit, d'écouter le récit de cette arrivée d'hier.»

(Et Alcmène lui raconte en toute confiance, puisqu'elle n'avait pas affaire à quelqu'un d'autre que lui.)

«- ALCMÈNE: C'est tout simple. Le soir tombait. J'étais à filer dans ma retraite, et au bruit du rouet je me croyais sur le champ de bataille au milieu des guerriers et du cliquetis des armes, lorsque j'entendis des cris de joie à la porte extérieure.

- AMPHITRYON: Qui manifestait sa joie?

- ALCMÈNE: Nos gens.

- AMPHITRYON: *Et alors?*

- ALCMÈNE: *J'eus un moment d'absence, ce n'était pas un rêve non plus, je songeais à la joie que la bonté des dieux me réservait, et au moment même où je reprenais le fil, je sentis un frisson me traverser tous les membres.*

- AMPHITRYON: *Je sais.*

- ALCMÈNE: *Tu le sais déjà?*

- AMPHITRYON: *Et puis?*

- ALCMÈNE: *Et puis nous avons beaucoup bavardé, beaucoup plaisanté, les questions se suivaient et se croisaient. Nous nous assîmes, et alors tu me racontas en un discours guerrier, ce qui venait d'arriver à Pharissa, tu me parlas de Labdaque et de comment il était entré dans la nuit éternelle – tu me dis tous les épisodes de ce sanglant combat. Puis tu m'offris ce somptueux diadème, qui ne me coûta qu'un baiser; nous le contemplâmes longuement à la lueur de la chandelle et j'en fis une ceinture que tu me ceignis de ta main autour de la poitrine.*

- AMPHITRYON [à part]: *Peut-on, je demande, sentir plus vivement le poignard?*

Ça continue, jusqu'à ce qu'Amphitryon n'y tienne plus:

- AMPHITRYON: *Infidèle! Ingrate! C'en est fait de toute modération. Disparaissez, amour, souvenir, qui jusqu'alors paralysez en moi les exigences de l'honneur. Adieu, bonheur et espoir! C'est dans la rage et la vengeance que je veux me vautrer désormais.*

- ALCMÈNE: *Disparais, toi aussi, vil époux, mon cœur saignant s'arrache à toi. L'artifice est abominable, il soulève mon indignation. Si touché par la flèche de l'amour, tu t'étais tourné vers une autre, ton désir, si tu me l'avais confié avec dignité, ne t'aurait pas mené au but plus vite que cette lâche ruse. Tu me vois résolue à défaire notre lien, qui pèse à ton âme chancelante, et avant même que ce soir ne s'annonce, tu seras libéré de tout ce qui te lie.»*

On le voit, en ce domaine, et même s'il est demandé, le récit est un crime ! Il ne peut qu'entraîner la rupture du lien. C'est même très précisément pourquoi il est sans doute préférable que ce récit soit adressé, et même en l'absence du moindre commencement d'infidélité, à quelqu'un comme un psychanalyste plutôt qu'à l'intéressé. Il est peut-être spécialement dangereux de raconter à celui qui est le plus directement concerné ce qui s'est passé dans la tête d'une femme, lorsqu'elle a désiré, ou aussi bien ce qui s'est passé dans la tête d'un homme, lorsqu'il a pu réaliser son désir.

Mais ce qu'il faut ici souligner avant tout, c'est que le désir ne peut se raconter de cette façon que dans la mesure où n'est pas vu ou formulé quelque chose qui va immédiatement s'interposer. Or c'est en plus ce qui lie le plus solidement les sujets l'un à l'autre, puisqu'il s'agit de la lettre, et pas du tout de la parole. On peut mieux s'en apercevoir, en comparant cette scène de rupture avec celle qui a lieu immédiatement après entre Charis et Sosie et où, lui aussi, essaie de savoir:

– SOSIE: *Courage, jetons les dés, il faut que je sache! Le Ciel te vienne en aide, Charis !»*

C'est peut-être la même chose, mais le ton n'est pas le même, précisément parce que les valets ne sont pas attachés de la même façon à la lettre, en tant qu'instance. Or celle-ci s'interpose, nous allons tout de suite le voir, et de la façon suivante:

«- ALCMÈNE : *Charis! Malheureuse que je suis, que m'est-il arrivé? Que s'est-il passé? Dis, regarde ce bijou.*

– CHARIS: *Qu'est-ce, ce bijou, ma princesse?*

- ALCMÈNE: *C'est le diadème de Labdaque, le somptueux présent d'Amphitryon, sur lequel*

est gravée l'initiale de son nom.

– CHARIS: *Ça, le diadème de Labdaque? Il n'y a pas les initiales d'Amphitryon.*

- ALCMÈNE: *Malheureuse, es-tu folle? Il n'y a pas là un A majuscule doré, d'une gravure si profonde qu'on peut le lire avec le doigt?*

– CHARIS: *Non, certainement pas, ma bonne princesse. Quelle illusion! C'est une tout autre initiale qui est gravée là. Cette lettre est un J.*

- ALCMÈNE: *Un J?*

– CHARIS: *Un J. Pas d'erreur.*

- ALCMÈNE: *Alors, malheur à moi! Malheur! Je suis perdue.»*

Je vous fais remarquer tout de suite que vous chercherez en vain cette scène dans Molière ; et ce n'est pas un hasard! Mon hypothèse est très précisément que ce type de scène est une conséquence directe de la mort du Roi, événement symbolique irréversible et condition décisive de l'absolutisation d'une instance de la lettre, à laquelle le sujet devra donc être directement assujéti plutôt qu'à son Roi. Dans Molière, on le sait, l'histoire d'Amphitryon sert à conforter Louis XIV et à ridiculiser tous les jaloux. Louis XIV était un coureur et avait fait cocus pas mal de ses plus proches courtisans. Molière écrit donc sa pièce pour divertir Louis XIV avec un mythe qui est censé raconter son histoire. Par ailleurs il n'est pas question de laisser un instant à la femme autre chose que les possibilités du marivaudage, avant la lettre, bien sûr, mais la voie est déjà ici bien ouverte.

Or, si c'est tout ce qui reste, c'est d'abord parce que ce n'est pas avec une lettre qu'il serait possible, dans Molière, de confondre une femme. La femme de toutes les façons tire parfaitement son épingle du jeu dans la version de Molière. C'est uniquement Amphitryon qui va subir tout le poids de la moquerie. En revanche, la lettre qu'on rencontre dans la pièce de Kleist, est ce qui va révéler ce qu'est le désir d'Alcmène. Et comme par hasard, ce désir n'est pas du tout celui que Jupiter a essayé de lui inspirer: un désir d'être l'amante qui saurait se démarquer par rapport à sa place d'épouse.

«- ALCMÈNE: *Comment trouver les mots, ma Charis, pour t'expliquer l'inexplicable? Quand, bouleversée, j'ai retrouvé ma chambre, ne sachant si je veille ou si je rêve, saisie par la folle supposition qu'un autre m'est apparu, évaluant malgré tout la vive douleur d'Amphitryon, et sa dernière parole, qu'il allait chercher mon propre frère, pense un peu! Produire comme témoin contre moi mon propre frère, quand à ce moment je me demande: ne t'es-tu pas trompée? Il faut bien que l'erreur abuse l'un de nous deux, car ni lui, ni moi, ne sommes capables d'une perfidie. Maintenant, tressaille dans ma mémoire le souvenir de la plaisanterie équivoque, de la raillerie qu'Amphitryon l'amant, je ne sais pas si tu l'as entendu, me faisait d'Amphitryon l'époux. Un frisson d'épouvante me traverse, tous mes sens me trahissent, se dérobent – alors, ma bien aimée Charis, je me saisis de cette pierre, de ce gage précieux....»*

Et voilà ce qu'elle confie à Charis pour finir, et une fois qu'elle se voit confrontée à de l'indubitable:

- ALCMÈNE: *Ô Charis! Je me tromperais plutôt sur moi-même! Je prendrais plutôt pour celui d'un Parthe ou d'un Perse ce sentiment tout intime que j'ai sucé avec le lait maternel, qui me dit que je suis moi, Alcmène. Cette main est-elle mienne? Ce sein est-il mien? L'image que*

me renvoie le miroir m'appartient-elle? Il serait plus étranger à moi, que moi? Ôte-moi les yeux, je l'entends; les oreilles, je le touche; ôte-moi aussi le toucher, je le respirerai encore. Enlève-moi la vue et l'ouïe, le toucher et l'odorat, prive-moi de tous mes sens et accorde-moi le cœur: tu me laisses la cloche dont j'ai besoin, je le trouverai encore dans un autre monde.»

Le cœur, qu'est-ce à dire? De qui, de quoi Alcmène nous parle-t-elle? Et comment parvient-elle à sortir du doute métaphysique où a pu la plonger la confrontation à l'instance de la lettre? On le voit, avec ce sentiment intime qu'elle a sucé en même temps que le lait maternel, avec ce que lui dit ce cœur, qui n'est autre que cette exigence d'être elle-même, de ne pas se parjurer, d'avoir une parole et de savoir ce qu'elle fait, on peut dire que les jeunes-filles lectrices de Kant peuvent s'en tirer un peu mieux qu'à l'époque de Descartes et Pascal...

Mais le plus drôle, c'est de voir comment l'entend Charis:

«- CHARIS: Bien sûr! Comment aurais-je pu seulement en douter, Princesse? Comment une femme pourrait-elle se tromper dans une situation pareille? On prend par erreur un vêtement, un ustensile, mais un homme, on le saisit à tâtons.»

« [...] De plus, ne nous est-il pas apparu à tous? Tous nos gens ne l'ont-ils pas joyeusement accueilli à la porte lorsqu'il s'est montré? Il faisait jour encore, il aurait fallu que mille regards fussent enténébrés.»

Je trouve assez fascinant le malentendu qui se dessine dans le dialogue entre ces deux femmes. Pour l'une, un homme, «on le saisit à tâtons». Alors qu'Alcmène parle de l'indubitable du cœur, Charis l'entend du côté de l'objet auquel ce cœur s'adresse pour se reconnaître. Mais dans un cas comme dans l'autre, vous sentez bien que la lettre est, d'une part donc, ce qui met à nu le désir de l'unique, et d'autre part, ce qui dit la perte de ce même désir, s'il voulait s'hystériser. Quand la lettre s'interpose, plus moyen d'avoir recours à ce que Jupiter a provoqué.

Et pour finir, cette «pierre étrangère» ruine l'identification du moi. Car, sans vouloir davantage faire dans l'érudition historique, en renvoyant à Kant, on peut aussi penser, à propos du cœur dont elle parle, qu'il pourrait s'agir de l'identification primaire, donc, de ce qui permettrait à un je de pouvoir se dire: moi.

C'est bien une telle perte qui fait qu'Alcmène est terrorisée:

- ALCMÈNE: Et s'il l'avait considérée sans s'y attarder et allait revenir maintenant avec tous les capitaines, répétant la folle affirmation qu'il n'a pas encore franchi le seuil de cette maison! Non seulement me voilà dépouillée de tout témoignage en ma faveur, mais même cette pierre parle contre moi.»

Autrement dit, cette pierre qui pouvait la disculper est devenue ce qui peut l'inculper. Il est temps que la situation se retourne, c'est-à-dire que Jupiter revienne. Jupiter va donc se présenter encore une fois, sous les traits d'Amphitryon, et Alcmène va immédiatement lui parler de cette lettre.

«- ALCMÈNE: Mes paroles remplies d'assurance t'ont offensé, je me sentais à ce moment innocente et forte. Mais depuis que j'ai remarqué cette lettre étrangère, je me défie de mon sentiment le plus intime, je crois... qu'un autre... m'est... apparu, si de ta bouche encore tu

veux me l'affirmer.»

Vous sentez bien que tout ce que je vous ai rapporté de la terrible crise de doutes que Kleist a ressentie, lorsqu'il a lu *La Critique de la Raison Pure* est repris ici à propos de la lettre. Et cette lettre, au lieu d'être une signature, devient un leurre et un indice de perte, et de perte de l'identité ; elle devient même ce qui rend un sujet étranger à lui-même. Et je dois dire que c'est quelque chose qui peut tout à fait nous parler, puisque c'est exactement ce à quoi nous avons constamment affaire, lorsque nous retrouvons cette lettre manipulant la marionnette du sujet dans l'inconscient, ou lorsque nous constatons le sentiment d'étrangeté qui atteint le sujet, quand il s'aperçoit des effets de la lettre dans sa vie la plus intime.

Or voilà comment Jupiter lui répond :

«– JUPITER: Quelle grandeur tu montres et comme tu me couvres de honte. Quel mensonge vient d'échapper à tes lèvres? Comment un autre pourrait-il t'apparaître? Qui s'approche de toi, de toi dans l'âme de qui ne sont jamais gravés que les traits d'un Unique et d'un seul? Sainte femme, une ceinture de diamants te garde de toute intrusion. L'heureux élu même que tu reçois te quitte, pure encore et sans tâche, et tout ce qui s'approche de toi n'est autre qu'Amphitryon.»

Vous sentez bien que l'on passe, avec cette réponse de Jupiter, d'un discours adressé à l'autre, au discours de l'Autre, un discours qui va renvoyer à cette femme le savoir de son désir, tel qu'il est justement reformulé par Jupiter énonçant: «toi, dans l'âme de qui ne sont jamais gravés que les traits d'un Unique et d'un seul.» Or malgré la métaphore, ces traits de l'unique n'ont rien à voir avec des lettres. Comment l'entendre? Avec ces traits de l'Unique, on est évidemment passé du côté de ce qui peut se préciser comme étant le savoir de l'Unique. Si c'étaient seulement des traits, ils pourraient être redupliqués et repasser en lettres. Il n'en est rien, parce que ce qui est sous-jacent à la rencontre entre Alcène et Jupiter, c'est la dimension de ce savoir.

Ainsi la question poignante que pose Alcène s'adresse au savoir :

«– Ô mon époux! Dans ta bonté, dis-moi si c'était toi, si ce n'était pas toi? Oh ! parle! C'était toi?

– JUPITER: C'était moi. Que ce soit qui l'on veut.»

S'il rajoute: « que ce soit qui l'on veut», c'est bien pour faire sentir que le savoir qui lui est donc supposé, est bien le savoir dont le sujet dispose.

«– JUPITER: Ce que tu as vu, senti, pensé, éprouvé, c'était moi: qui d'autre sinon moi, bien-aimée? Qui que ce soit qui ait franchi ton seuil, c'est toujours moi, ma très chère, que tu as reçu, et pour toutes les faveurs que tu lui as accordées, je suis ton débiteur et je te remercie.» Alors, bien sûr, nous ne sommes pas censés savoir quelles faveurs cet autre a accordées; nous n'y avons pas insisté, heureusement! Et c'est bien toujours comme ça que cela marche, d'ailleurs! Ce n'est pas l'expérience qui se transmet, Jupiter le sait très bien, mais le savoir. Après avoir fait sentir que le nom d'Alcène, ou d'Amphitryon d'ailleurs, n'est pas fait de lettres, et que si c'est le nom qui rend Unique, c'est parce qu'il recueille et résume un savoir qui est, lui, unique, Jupiter peut se permettre d'ajouter: «que ce soit qui l'on veut».

Or c'est bien parce qu'il s'est mis en position d'être supposé savoir et parce que ce savoir est unique, qu'il est aimé en tant que tel, c'est-à-dire, comme on aime un savoir. Une fois qu'il a énoncé cela, il ne peut qu'enfoncer le clou, c'est-à-dire aller plus loin et dire, alors qu'Alcmène insiste, la chose suivante:

– *ALCMÈNE: Pauvre femme abusée et couverte d'opprobre!*

– *JUPITER: C'était lui l'abusé, mon idole! C'est lui que la malice de son art a trompé, et non toi et ton sentiment infaillible! Alors qu'il t'imaginait dans ses bras, tu reposais sur la poitrine aimée d'Amphitryon; lorsqu'il rêvait de baisers, tu pressais tes lèvres sur celles aimées d'Amphitryon. Oh! crois-m'en, dans son cœur dévoré d'amour, il porte une épine que tout l'art des dieux ne saurait lui arracher.»*

Voilà. Mettez-vous un peu à la place que peut occuper un psychanalyste, s'il lui prenait l'idée, comme ça, de croire un instant qu'il peut obtenir de l'amour, alors qu'il est aimé pour le savoir qu'il recèle ou qu'il fait apparaître. C'est exactement le sentiment qu'énonce Jupiter, quand il dit : «C'est lui l'abusé, mon idole!» En tous les cas aujourd'hui, je pense qu'il nous est tout à fait possible de lire ces textes de cette façon. Si bien que la rencontre d'Alcmène avec Jupiter devient une véritable cure, qui permettrait à Alcmène d'accepter son désir, de le reconnaître en tant que tel. Alcmène, bien sûr, elle, tout ce qu'elle veut, c'est en finir!

« – *ALCMÈNE: Eh bien, puisque tu le veux ainsi, je te jure – et j'appelle à moi tout l'empyrée des dieux, terribles justiciers du parjure : plutôt gagner ma tombe qu'approcher ce corps de ta couche, tant qu'il respirera.*

– *JUPITER: En vertu de ma puissance innée, je brise ce serment et jette au vent ses morceaux. Ce n'était pas un mortel qui t'est apparu, c'est Zeus lui-même, le dieu du tonnerre, qui t'a visitée.*

– *ALCMÈNE: Qui?*

– *JUPITER: Jupiter.*

– *ALCMÈNE: Qui dis-tu, ô fou?*

– *JUPITER: Lui, Jupiter, dis-je.*

– *ALCMÈNE: Lui, Jupiter? Comment oses-tu, pauvre misérable...?*

– *JUPITER: Jupiter, dis-je, et je le répète. Nul autre, la nuit passée, ne t'est apparu.*

– *ALCMÈNE: Tu affirmes, tu oses imputer aux Olympiens, impie, le crime commis la nuit passée?*

– *JUPITER: J'impute un crime aux Olympiens? Ne me laisse pas deux fois, insensée, entendre de ta bouche pareille parole.*

– *ALCMÈNE: Je ne dois plus dire cela...? Ce ne serait pas un crime?*

– *JUPITER: Tais-toi, je te l'ordonne.*

– *ALCMÈNE: Homme perdu!*

– *JUPITER: Si tu n'es pas sensible à la gloire de t'élever sur les degrés des Immortels, je le suis, et tu m'accorderas de l'être. Si tu n'envies pas Callisto, la magnifique, et Europe et Léda, eh bien, je te le dis, j'envie Tyndare et je me souhaite des fils comme des Tyndarides.*

– *ALCMÈNE: Si je n'envie pas Callisto? Europe? Ces femmes élevées à l'empyrée des dieux? Les bienheureuses élues de Jupiter? Elles qui habitent désormais dans le royaume éthéré des*

Immortels?»

A mes yeux, il s'agit ici d'une avancée capitale: ce qu'énonce Jupiter, c'est que cet amour, qui est de transfert, s'il dénonce la lettre comme étrangère, est aussi bien ce qui crée le nom de la femme, ce qui fait apparaître que la femme aussi peut être dotée d'un nom. Et il est tout à fait important, aussi bien dans les cures d'hommes que de femmes d'ailleurs, de faire apparaître que la femme porte un nom, qui n'est précisément pas le nom du père. Sous ces histoires de Callisto, d'Europe, de Lédà, ce sont les signatures de l'existence de cet amour divin que suscite la femme et qui est authentifié dans l'histoire avant Alcmène. Mais toutes ces femmes immortalisées, qui sont toutes devenues des déesses, ne sont à mes yeux que les métaphores de cette exigence qu'a tout sujet d'obtenir que la femme laisse aussi son nom, et ne puisse donc pas constamment s'embusquer, comme elle a trop tendance à le faire, sous le nom du père, en laissant l'homme se débrouiller avec un nom réduit à des lettres.

Jupiter en a mis un tel coup que, même si elle ne veut rien entendre, elle se laisse un peu séduire quand même:

«– JUPITER: Si tu es digne ou non de cette grâce, il ne t'appartient pas de l'examiner. Il faut te soumettre à la façon dont Il t'honore. Prétends-tu le maîtriser, ô femme à courte vue, lui qui connaît le cœur des hommes?»

– ALCMÈNE: Bien, bien, Amphitryon, je te comprends, et ta magnanimité me touche aux larmes. Tu as lancé ce mot, je le sais, pour me distraire. Pourtant mon âme revient à cette pensée qui lui fait mal. Va, mon bien cher aimé, va, mon tout, trouve-toi une autre femme et sois heureux, et laisse-moi pleurer tous les jours de la vie où je ne pourrai plus te combler.

– JUPITER: Ma chère femme! Comme tu m'émeus! Mais regarde cette pierre que tu tiens entre les mains.

– ALCMÈNE: Puissances célestes, gardez-moi du délire!

– JUPITER: N'est-ce pas son nom? »

(Vous voyez comment les choses se retournent; ce J, loin d'être objet d'angoisse, va devenir la signature de l'obligation, donc du souhait qu'Alcmène porte son nom d'Alcmène.)

«– JUPITER: Et hier, n'était-ce pas le mien? Tout ce qui se manifeste n'est-il pas miraculeux? N'avais-je pas aujourd'hui encore ce diadème avec moi dans son coffret scellé? Et comme je l'ai ouvert pour te faire ce présent, n'ai-je pas trouvé sa trace vide au milieu de la laine? N'était-il pas déjà, resplendissant sur ta poitrine? »

Le contenu manifeste ne laisse pas de doute sur la tournure que peut prendre ici la lecture. Est-il besoin de préciser que ce sont des lecteurs psychanalysés qui peuvent lire ces textes, aujourd'hui? Avec cette histoire de diadème et cette absence de diadème sur la laine du coffret, on voit bien qu'il s'agit de la castration, une castration symbolique à laquelle la femme elle-même a à se soumettre, bien évidemment.

Et comment va-t-il falloir qu'elle s'y soumette? Vous allez voir que Jupiter continue de lui en montrer le chemin, en essayant finalement de lui faire sentir l'importance de la différence à faire entre lui comme objet du désir, et lui comme lieu du savoir.

« – JUPITER: Pourquoi t'es-tu jetée le visage contre terre? N'était-ce pas parce que, dans le

signal déchirant de l'éclair, tu avais reconnu un signe bien connu de toi?

– ALCMÈNE: Homme effrayant! D'où sais-tu cela?

– JUPITER: Qui est-ce donc qu'à son autel tu pries? Pour toi, est-ce bien lui, qui trône au-dessus des nuages? Tes sens intimidés peuvent-ils bien le saisir? Et ton sentiment, habitué à son nid, a-t-il les ailes qu'il faut pour oser une telle envolée? N'est-ce pas toujours Amphitryon, ton aimé, devant qui tu gis dans la poussière?

– ALCMÈNE Hélas! Malheureuse! Comme tu jettes la confusion en moi! Peut-on imputer à crime ce qui est involontaire? Faut-il donc que je prie devant le blanc mur de marbre? J'ai besoin de traits pour le penser...»

Vous voyez ce que deviennent les traits de l'unique dont on parlait un peu plus haut!

«– JUPITER Tu vois? Ne le disais-je pas? Et ne penses-tu pas qu'une telle idolâtrie l'irrite? Se passera-t-il volontiers des beautés de ton cœur? Et n'aimerait-il pas se sentir adoré intimement par toi?

– ALCMÈNE: Ah! certainement il l'aime. Quel est le pêcheur dont l'hommage n'est pas agréable aux dieux?

– JUPITER: Assurément! Descendant vers toi, il ne vient que pour te contraindre à penser à lui, et se venger de toi, femme de peu de mémoire.

– ALCMÈNE: ô terreur!

– JUPITER: Ne crains rien. Il ne te punira pas davantage que tu ne le mérites. Mais désormais, à son autel, tu ne penseras plus qu'à lui, qui t'est apparu cette nuit-là, et non pas à moi.

– ALCMÈNE: Soit! Je t'en fais le plus sacré des serments! Je connais trait pour trait les particularités de son apparence et je ne le confondrai pas avec toi.»

C'est un comble, n'est-ce pas, que l'apparence même d'Amphitryon, l'homme qu'elle aime, lui serve très précisément à identifier Dieu, tout en étant le signe, la marque qu'il ne faut pas qu'elle l'adore. C'est vraiment donc retourner la situation, histoire de distinguer de la façon la plus nette possible, l'imaginaire et le symbolique. Pourquoi ne pas employer ici les instruments dont nous disposons?

Je crois en avoir assez dit, à propos de ce long dialogue entre Alcmène et Jupiter, sur cette piste sur laquelle je vous laisse maintenant vous aventurer à votre tour! Mais je voudrais en dire encore un petit peu plus à propos d'Amphitryon, cette fois, confronté qu'il est à cet insupportable de la duplicité et qui cherche, quoi, au juste?...

Il est d'abord confronté à Mercure, qui lui fait subir de manière encore plus violente le sort qu'il a fait subir à Sosie; il se contente simplement de le menacer du bâton, et de lui interdire sa propre maison, en faisant celui qui ne le reconnaît pas. Il ne reconnaît pas son allure, son visage; l'obligeant par là même à se mettre à la place de celui qui se ferait passer pour Amphitryon. Il ne reste donc plus à Amphitryon qu'à aller chercher des preuves auprès des capitaines, ses compagnons d'armes.

Les choses atteignent un tel paroxysme qu'à un moment donné ces capitaines doivent s'interposer entre lui et Sosie, puisque ce n'est pas Mercure qu'il a vu en position de lui interdire sa propre maison, mais Sosie; il veut donc carrément lui faire un sort, l'embrocher. Les capitaines s'interposent. Et c'est à ce moment-là que Jupiter intervient, pour écarter encore davantage Amphitryon de ses proches, de ses fidèles, le laisser à sa solitude et à son

doute le plus radical ou à sa haine la plus infinie, la haine que provoque nécessairement le double. Tout cela est classique.

Mais je pense que ce qui est le plus intéressant, c'est que, finalement, ce genre de scène, ce genre de mise à bout d'un sujet, eh bien, il peut tout à fait être obtenu par le silence analytique, et tout aussi efficacement! Si au théâtre on a besoin pour cela d'une représentation du double, dans le praticable analytique le silence peut fort bien pousser un sujet à se poser ces mêmes questions. A ce moment-là, toute la question va être de savoir si ce sujet va ou non, à cause de ce silence, verser du côté du désir d'ordalie.

L'ordalie, c'est le fait de réclamer comme un dû que Dieu parle et atteste qu'un sujet est coupable ou innocent, voire même, comme ici, que ce soit Dieu qui décide si un sujet est bien lui-même ou un autre. L'ordalie, comme objet fondamental du désir de savoir chez le sujet, est ce genre de demande à laquelle un psychanalyste est le plus constamment exposé, pour peu qu'il ait affaire à ces situations limites dans lesquelles il est nécessairement mis, puisqu'il lui incombe de rendre lisible un désir.

Comment les choses se passent-elles dans le texte? Vous verrez que c'est assez fin. L'énoncé de cette exigence commence cette fois avec Sosie qui veut s'introduire, à la suite des invités, à l'intérieur du château et qui, encore une fois donc, a affaire à un double qui lui en refuse l'entrée, et auquel il demande en termes exprès de lui accorder la définition d'une existence. Mercure ne veut absolument le considérer ni comme un frère jumeau ni comme son ombre ni comme sa trace ni comme son esclave. Sosie est d'obligé d'en passer par l'énoncé de toutes ces figures!

Mais passons tout de suite au discours d'Amphitryon, adressé au peuple contre Jupiter:

« Citoyens de Thèbes, écoutez-moi! Ce n'est pas moi qui vous ai appelés ici, quoique votre empressement à accourir en foule me réjouisse le cœur. C'est lui, cet infernal esprit menteur, qui veut me chasser de Thèbes, me ravir l'amour de ma femme, m'effacer du souvenir du monde, et même, s'il le pouvait, me chasser de ma propre conscience. »

(On ne saurait être plus précis! Même la gradation est parfaite!)

« Aussi maintenant mettez bien tous vos sens en éveil, et si vous aviez mille yeux, et que chacun soit un Argus prompt à discerner au cœur même de la nuit la trace d'un criquet sur le sable, écarquillez-les, ne dédaignez pas cette peine, comme les taupes qui cherchent en plein midi le soleil; concentrez tous ces regards sur un miroir et reportez-en tout l'éclat sur moi, projetez-le sur ma personne de la tête aux pieds et de haut en bas, et dites-moi, parlez, donnez-moi réponse: qui suis-je? »

(C'est quand même étonnant que ce soit à la fois à la foule et au miroir, au regard, que cette question soit adressée!)

«— LE PEUPLE: Qui tu es? Amphitryon!

— AMPHITRYON : C'est bien. Amphitryon. Soit. Maintenant, quand là-bas ce fils des Ténèbres apparaîtra, cet homme monstrueux sur le chef de qui le moindre cheveu prend les mêmes plis que sur le mien, lorsque vos sens abusés n'auront pas autant de repères que les mères n'en ont besoin pour reconnaître leurs plus jeunes enfants, lorsqu'il vous faudra vous

décider entre lui et moi comme entre deux gouttes d'eau – l'un doux et pur, authentique et précieux, l'autre poison et imposture, ruse et meurtre et mort – alors, rappelez-vous, citoyens de Thèbes, que c'est moi, Amphitryon qui ai cassé cette plume à mon casque.

– LE PEUPLE: *Oh! Oh! Que fais-tu? Garde cette plume entière aussi longtemps que tu resplendiras à nos yeux!*»

(La technique est éprouvée: celle de la petite différence, du petit détail qui permettra de se faire reconnaître, si besoin était!)

« – AMPHITRYON: *Laissez-moi, mes amis. J'ai toute ma conscience, je sais ce que je fais.*»

Ils le suivent, arrivent devant Jupiter, Alcmène, Mercure, Charis et les capitaines qui ont été invités et qui sont à l'intérieur de la maison.

« – ALCMÈNE: *Téméraire! Un mortel, dis-tu, et tu veux sans vergogne me montrer à son regard?*

– LE PEUPLE: *Dieux éternels! Que voyons-nous?!*

– JUPITER: *Le monde entier, bien-aimée, doit apprendre que personne d'autre que ton époux, qu'Amphitryon, ne s'est approché de ton âme.*

– AMPHITRYON: *Dieux de ma vie! L'infortunée!*

– ALCMÈNE: *Personne! Peux-tu modifier un sort déjà tranché?*

– Les officiers: *Par tous les Olympiens! Amphitryon là-bas!*

– JUPITER: *Tu te le dois, ma très chère, tu me le dois; il le faut, ma vie, tu t'imposeras cet empire sur toi-même. Viens, raffermis-toi, c'est un triomphe qui t'attend!*»

L'histoire est tout à fait singulière, dans la mesure où il s'agit à la fois d'innocenter Alcmène, non sans qu'elle ne soit pour cela confrontée à son désir, et d'introniser tout autant Amphitryon comme étant le seul, l'unique d'Alcmène. Et c'est Jupiter, qui a apparemment tout fait pour détruire ce beau couple, qui va parvenir à réaliser cela!

Amphitryon, le vrai, ne peut, devant l'apparition de son double, que dégainer, sortir son épée. Quant au peuple, lui, il est bien empêché de faire la différence!

« – LE PEUPLE: *Quel œil humain pourrait ici faire la différence?*

– AMPHITRYON: *Mort! Diable! Ô rage, et pas de vengeance! Quel anéantissement! [Il tombe dans les bras de Sosie.]*

– JUPITER: *Imbécile que tu es! Laisse-moi dire deux mots.*

– SOSIE: *Ma foi! Il entendra mal. Il est mort.*

– PREMIER CAPITAINE : *A quoi sert la plume brisée? «Ouvrez vos yeux comme les taupes!» Le bon, c'est celui que sa propre femme reconnaît.*

– PREMIER CAPITAINE: *Officiers, c'est celui-ci, Amphitryon.*

– AMPHITRYON [s'éveillant]: *Qui sa propre femme reconnaît-elle ici?*

– PREMIER CAPITAINE: *C'est lui qu'elle reconnaît. Celui avec qui elle est sortie de la maison. Autour de qui ferait-elle comme la vigne pousser ses sarments, si ce n'est son tronc, Amphitryon?*

– AMPHITRYON: *Puissé-je avoir encore assez de force pour faire lécher la poussière à la langue qui a dit ça! Elle ne le reconnaît pas! [Il se redresse.]*

– PREMIER CAPITAINE: *Tu mens. Penses-tu troubler le jugement du peuple qui le voit de ses yeux?*

– AMPHITRYON: *Elle ne le reconnaît pas, je le répète! Si elle est capable de le reconnaître pour son époux, je ne demanderai pas davantage qui je suis: je saluerai en lui Amphitryon.*

– PREMIER CAPITAINE: *Soit. Parlez maintenant.*

– DEUXIÈME CAPITAINE: *Déclarez-vous à présent, Princesse.*

– AMPHITRYON: *Alcmène! Ma fiancée! Déclare-toi: accorde-moi une fois encore la lumière de tes yeux! Dis que tu reconnais celui-là pour époux, et aussi vive que le tressaillement de la pensée, cette épée te délivrera de ma vue.*

– PREMIER CAPITAINE: *A la bonne heure! Le jugement sera bientôt rendu.*

– DEUXIÈME CAPITAINE: *Connaissez-vous celui-là?*

– PREMIER CAPITAINE: *Connaissez-vous cet étranger-là?*

– AMPHITRYON: *Cette poitrine te serait inconnue, elle sur qui tu as si souvent posé ton oreille pour écouter de combien d'amour elle bat pour toi? Tu ne reconnaîtrais pas le son de cette voix, dont tu as si souvent deviné les accents sur mes lèvres, avant même qu'ils fussent prononcés?*

– ALCMÈNE: *Puissé-je sombrer dans l'éternelle nuit!*

– AMPHITRYON: *Je le savais bien. Vous le voyez, citoyens de Thèbes: les flots impétueux du Pénée remonteraient plutôt vers l'amont, le Bosphore ferait plutôt son lit sur le mont Ida, le dromadaire parcourrait plutôt l'océan, qu'elle ne reconnaîtrait cet étranger-là.*

– LE PEUPLE: *Serait-ce possible? Lui, Amphitryon? Elle hésite.*

– PREMIER CAPITAINE: *Parlez!*

– DEUXIÈME CAPITAINE: *Exprimez-vous!*

– TROISIÈME CAPITAINE: *Dites-nous!*

– DEUXIÈME CAPITAINE: *Princesse, un mot!*

– PREMIER CAPITAINE: *Nous sommes perdus si elle se tait davantage.*

– JUPITER: *Mon enfant, donne, donne ta voix à la vérité.*

– ALCMÈNE: *Celui-ci est Amphitryon, mes amis.*

– AMPHITRYON: *Lui, là, Amphitryon! Dieux tout puissants!*

– PREMIER CAPITAINE: *C'est bien. Ton sort est tranché. Éloigne-toi.*

– AMPHITRYON: *Alcmène!*

– DEUXIÈME CAPITAINE: *Disparais, traître, si tu ne veux pas que nous exécutions sur toi la sentence.*

– AMPHITRYON: *Bien-aimée!*

Alors, voilà ce qui sort et se révèle:

– ALCMÈNE: *Misérable! Méprisable impudent! M'oses-tu bien appeler de ce nom? Ne suis-je pas à l'abri de ta rage sous le visage altier de mon époux? Monstre, qui m'es plus abominable que les crapauds enflés qui nichent dans les marais! Que t'ai-je fait, que tu doives t'approcher de moi, sous le couvert d'une nuit infernale, et baver de ton poison sur mon aile? Quoi d'autre, être de méchanceté, sinon d'avoir en silence frappé ton œil comme un ver luisant? Je ne me rends compte que maintenant de l'illusion qui m'aveuglait. J'avais besoin du clair éclat du soleil pour pouvoir distinguer cette charpente grossière des valets du commun, de la taille splendide de ces membres royaux, pour distinguer le jeune taureau du cerf. Maudits soient les sens qui ont succombé à une imposture aussi grossière. Oh! maudite soit la poitrine qui donne de si faux accents! Maudite l'âme qui ne vaut pas assez pour reconnaître son propre bien-aimé! Je veux me réfugier au sommet des montagnes, dans une*

morne solitude, où la chouette elle-même ne me visitera pas, s'il n'est pas de gardien pour sauvegarder l'innocence de mon cœur. Va! Ta perfide ruse t'a réussi, et la paix de mon âme est brisée.

– AMPHITRYON: *Infortunée! Est-ce donc moi qui te suis apparu la nuit dernière?*

– ALCMÈNE: *Suffit! Mon époux, permets-moi de prendre congé. Tu auras la bonté d'abréger un peu maintenant la plus amère des heures de ma vie. Permets-moi d'échapper à ces milliers de regards qui m'anéantissent comme autant de massues.*

– JUPITER: *ô divine! Plus resplendissante que le soleil! Un triomphe t'attend, comme aucune fille de prince à Thèbes n'en a encore connu. (A Amphitryon.) Crois-tu désormais que je suis Amphitryon?*

– AMPHITRYON: *Si je crois désormais que tu es Amphitryon? ô homme plus... effrayant que je n'ai de souffle pour le dire!*

– PREMIER CAPITAIN: *Traître! Quoi? Tu t'y refuses?*

– DEUXIÈME CAPITAIN: *Tu le nies?*

– AMPHITRYON: *Oh! chacune de ses paroles est authentique, l'or dix fois épuré n'est pas plus pur. Si je le lisais écrit à la lumière des éclairs qui déchirent la nuit, et que me le criât la voix puissante du tonnerre, je ne ferais pas plus confiance à cet oracle qu'à ce que dit l'or de sa bouche. J'en ferai même le serment sur l'autel, et j'affronterai sept fois la mort, avec l'inébranlable conviction qu'il est – pour elle – Amphitryon.*

– JUPITER: *A la bonne heure! Tu es Amphitryon.»*

Voilà cette scène, et qui n'est justement pas une ordalie! Que penser de ce texte? D'abord, on le voit, exiger d'une femme qu'elle réponde à la question de déterminer qui est son mari, c'est la contraindre à dire sa haine. C'est exactement ce qui se passe, lorsqu'Alcmène est mise au pied du mur, et qu'elle est obligée de dire toute l'horreur que lui inspirent, et ce stratagème et cette duplicité. De plus, s'étant entendue énoncer tout cela, elle ne peut aussi que s'avouer qu'elle sera désormais marquée d'un clivage, d'une cicatrice: «Ta perfide ruse t'a réussi, et la paix de mon âme est brisée.»

Mais surtout, voyons en face comment Jupiter va parvenir à réconcilier Amphitryon avec Amphitryon. Dans une analyse, les choses, bien sûr, ne se passent pas aussi simplement que sur une scène; mais au moins, de cette façon, à travers ce raccourci, nous avons l'épure de la chose. Finalement, que représente Jupiter sur scène? Il représente, très précisément: *l'il-du-je*, si l'on veut bien prêter attention à l'énonciation de ce concept. Dans cette phrase: «Il est, pour elle, Amphitryon», Jupiter obtient finalement une présentification de cette énonciation, puisqu'il ne lui reste plus alors qu'à ajouter: «à la bonne heure! Tu es Amphitryon.»

Il faudrait cependant ici remarquer que, si l'intervention d'une telle énonciation est indispensable, c'est bien parce que, quand c'est du désir qu'il est question, le *je* et le *il* ne peuvent être que disjoints. Et c'est seulement un tiers, le tiers du savoir, celui qui est convoqué dans une analyse – mais ici, c'est Jupiter —, qui peut faire en sorte que *l'il du je* rencontre le *je du il*.

Bien sûr, nous sommes au théâtre, et il faut arriver à des solutions un peu frappantes; pour trancher, donc, ça ne va pas être avec des subtilités; parce que ce que je vous raconte ce sont des subtilités, bien évidemment! Encore que, d'un autre point de vue, ce ne soit pas si subtil que ça, puisque c'est constant et évident et d'expérience quotidienne, quand on occupe la place du psychanalyste, et sans avoir pour autant à se prendre pour Jupiter!

Mais au théâtre, comment faut-il s'en sortir? Eh bien! Comme d'habitude. De même

qu'auparavant, dans la scène précédente, le véritable Amphitryon était celui où l'on dîne, (et là, Kleist ne peut pas s'empêcher de citer la fameuse phrase de Molière) – je dirais pour ma part qu'ainsi on tranche l'ambiguïté, en fourguant de la mère. Eh bien, ici, pour trancher l'ambiguïté, ce sera la même chose, sauf qu'on va nommer du père. Et le comble, ce sera d'obtenir que le bon, le vrai Amphitryon soit celui qui adopte le fils de l'Autre. Amphitryon va devoir essayer de devenir le père d'Hercule. Et la dernière fois, en vous racontant le mythe, je vous avais montré que ce n'était pas une sinécure!

Après l'explicitation et le déploiement de toutes ces horreurs de la vie intime des sujets que nous sommes, on peut comprendre qu'Alcmène, pour finir, ne puisse que prononcer son fameux: «*Ah!*», qui est la dernière parole du texte, avant que le rideau ne tombe. Pour rendre la signification de cette interjection en allemand, le traducteur a traduit par : «*Hélas!*» Avec raison d'ailleurs. Mais je ne voudrais pas m'arrêter sur ce: hélas, parce que pour moi, c'est loin d'être uniquement négatif, cette affaire.

Je pense que Kleist a eu le sentiment que sa démonstration n'était pas encore suffisamment claire: sa démonstration de ce que le désir entre l'homme et la femme est nécessairement un malentendu; que l'un ne s'adresse pas à l'autre. Je n'insiste pas davantage.

Il a fallu qu'il invente de toutes pièces cette fameuse histoire de «*Penthésilée*», que je ne résiste pas, pour finir, au plaisir de vous raconter, en brossant les choses assez rapidement. Penthésilée est exactement le contraire d'Amphitryon. Dans *Amphitryon*, nous avons affaire, manifestement, à un couple qui s'est choisi et où chacun des partenaires prétend se vivre comme l'Un, l'Unique de l'autre; dans Penthésilée, nous avons affaire à un mythe qui dit exactement l'inverse, c'est-à-dire: pas de couple! interdit! et pour qu'il n'y en ait pas, on n'y va pas de main morte!

Voilà comment Penthésilée explique le mythe à Achille. C'est une sorte d'initiation:

«– *ACHILLE: Qui vous impose donc la loi que vous suivez et depuis quand? Une loi si peu faite pour des femmes, et même, pardonne-moi, si brutale, si étrangère au reste de l'espèce humaine!*

– *PENTHÉSILÉE: La volonté première de nos mères en a décidé, et nous nous inclinons devant elle sans résister, comme toi devant la tradition de tes pères.*

– *Achille: Explique-moi plus clairement.*

– *PENTHÉSILÉE: Bien, écoute-moi donc. Là où règne la race des amazones, vivait en paix avec ses dieux un clan de la tribu des Scythes. Depuis des siècles, il regardait comme son bien le Caucase, la terre des fleurs et des fruits. Mais un jour, Dexoris, le roi des Éthiopiens, apparut au pied de la montagne, il abattit, sur le champ, tous les hommes en état de prendre les armes. Puis ses troupes se coulèrent par les vallées, et tous les vieillards et les enfants que rencontra la pointe de leurs épées, ils les massacrèrent. Les vainqueurs cantonnèrent dans nos huttes, arrachant les épouses aux tombeaux des époux. Ils les traînèrent dans leur lit, déshonorées!*

– *ACHILLE: Et c'est ce destin de mort, ma Reine, qui a fondé votre royaume de femmes!*

– *PENTHÉSILÉE: Oui. les noces de Dexoris et de Thanais, la reine, furent célébrées et la reine plongea son stylet dans le cœur de Dexoris. Mars, et non le tyran, consumma les épousailles et la même nuit, la criminelle engeance toute entière fut caressée par le poignard.*

– *ACHILLE: Voilà une nuit de noces à laquelle je ne trouve, pour moi, rien à redire.*

– *PENTHÉSILÉE: Et voici ce que notre peuple rassemblé décida alors dans son conseil. Libres comme le vent sur les libres landes, seraient désormais ces femmes, qui s'étaient*

égalées aux héros, libres, et jamais plus asservies aux hommes. Un État allait naître, souverain et majeur, un royaume de femmes, où plus jamais la voix grossière du mâle ne s'élèverait pour nous régenter. Un État qui ne relèverait que de lui-même, qui se réglerait, qui se défendrait lui-même. Et la reine en serait Thanais. Mais juste à l'instant solennel où elle gravissait les marches de l'autel pour recevoir des mains de la prêtresse le grand arc d'or du royaume des Scythes, une voix partit de la foule qui disait: à quoi sera voué un pareil État sinon à l'éternelle moquerie des hommes, comment de faibles femmes pourrait-elle tendre l'arc, gênées qu'elles sont par leur seins trop saillants? Un instant, la reine demeura interdite, et puis, sentant que la voix de la lâcheté gagnait autour d'elle, d'un seul coup, elle s'arracha le sein droit. Et les femmes qui sauraient tendre l'arc, elle les baptisa amazones ou sein coupé; et avant même d'avoir achevé, elle s'affaissa sur les marches, et c'est ainsi qu'on la couronna.

– ACHILLE: Eh bien! par les dieux! Elle n'avait que faire de sein, elle était faite pour gouverner un peuple d'hommes! Et mon âme toute entière s'incline devant elle. Mais dans votre État d'amazone, j'espère tout de même qu'on n'a pas suivi son exemple!

– PENTHÉSILÉE: Non, bien sûr. Je veux dire, pas aussi brutalement.

– Achille [stupéfait]: Comment? Tout de même!

– PENTHÉSILÉE:: Oui!

– ACHILLE: C'est impossible!

– PENTHÉSILÉE:: Que veux-tu dire?

– ACHILLE: Elle serait donc vraie cette légende atroce! Et ces anges étincelants qui t'entourent, ces filles de rêve, toutes parées de leur beauté comme un autel de fleurs, et devant qui chacun est saisi d'amour et tombe à genoux, elles se seraient déchirées, mutilées?

– PENTHÉSILÉE:: Ne le savais-tu pas?!

– ACHILLE: [appuyant son visage contre la poitrine de Penthésilée]: Ma reine! Le refuge des sentiments jeunes et tendres! Par quelle folie, par quelle sauvagerie!

– PENTHÉSILÉE:: T'ai-je fait peur, doux ami? Va, je ne suis pas si pauvre, un m'est resté, tout près de mon cœur.

– ACHILLE: Ah! un rêve des heures du matin serait plus réel à mes yeux que cette minute. Mais, continue.

– PENTHÉSILÉE:: Comment?

– ACHILLE: Tu me dois encore la conclusion. Cet État des Amazones qui est né sans l'aide des hommes, comment peut-il bien survivre sans elle? Est-ce que Deucalion, de temps en temps, vous jette encore gentiment quelques pierres?

– PENTHÉSILÉE:: Lorsque la Reine, qui recense chaque année la tribu, juge le moment venu de remplacer celles que la mort lui a prises, elle appelle à elle les plus belles de ses vierges... Pourquoi souris-tu?

– ACHILLE: Qui? Moi?

– PENTHÉSILÉE: Mon aimé, il me semble bien que tu souris.

– ACHILLE: A ta beauté, oui. J'étais distrait. Pardonne. Je me demandais si tu ne descendais pas vers moi d'une étoile?

– PENTHÉSILÉE: [après un instant de silence]: Elle les réunit à Thémiscyre, et, dans le temple de Diane, elle prie Arès de bénir leurs jeunes corps de sa moisson. C'est la fête de la douceur et de l'espérance calme, c'est la fête des vierges en fleurs. Alors le dieu nous révèle, par la voix de la Grande-Prêtresse, un peuple chaste et farouche, par lequel il s'incarnera pour nous. Les fiancées de Mars, c'est le nom qu'on donne aux guerrières, sont armées des mains de leurs mères de flèches et de poignards. Le jour joyeux du départ arrive. Aux sons

des clairons qui jouent en sourdine, l'armée bourdonnante des Vierges s'élanche sur ses chevaux; et la troupe s'en va, dans le secret et le silence, sur des pieds de velours, par la splendeur des nuits, passant monts et forêts jusqu'aux feux de camp lointains du peuple révélé. Là, aux portes de son pays, nous nous reposons deux jours entiers, nous et nos bêtes. Puis comme une tornade rougeoyante, nous nous jetons tête baissée dans la forêt des hommes; et les plus vigoureux de ceux que notre cognée a jetés bas, nous les chassons devant nous vers les campagnes de notre patrie comme des graines dans le vent quand les branches se brisent. Alors, dans le temple de Diane, se célèbre ce saint mystère dont ne m'est connu que le nom: la Fête des Roses. Puis quand mûrit en nous toute une moisson neuve, nous les chargeons de présents comme des rois, le jour est venu de la fête des Mères, et ce même jour, ils reprennent le chemin de leur pays, dans le plus riche cortège. Cette fête-là, mon aimé, n'est pas la plus joyeuse de toutes; il y coule bien des larmes et bien des cœurs, mordus d'une douleur amère, ne comprennent plus qu'il nous faille, en tout et avant tout, rendre grâce à la grande Thanais !... Te voilà encore perdu dans tes songes!

– *ACHILLE: Moi?*

– *PENTHÉSILÉE: Toi.*

– *ACHILLE: [distrain]: Bien-aimée, oui, plus de songes que les mots ne t'en pourraient dire... Ainsi, moi aussi, tu me quitteras un jour?*

– *PENTHÉSILÉE: Je ne sais, mon amour. Ne me le demande pas.»*

Voilà le mythe! En son sein, comme vous le voyez, il n'y a pas de couples. Mais je n'ai pas tout à fait terminé; ce mythe est assorti d'une condition de fermeture, qui est qu'il n'y ait pas non plus de choix possible de cet homme utilisé comme géniteur. Aucune des guerrières n'est censée choisir le père de ses futurs enfants. Rien n'est dit non plus de ce que fait un tel royaume de femmes, des enfants mâles qui peuvent quand même leur arriver!... Mais, dans ces histoires de mythes, il ne faut pas chercher à tout prix la logique.

Toujours est-il que l'histoire se noue de la façon suivante. Il semble que la mère de Penthésilée ait elle-même enfreint, malgré tout, la loi, puisque sur son lit de mort (elle s'appelle Otréré) elle a confié à sa fille sa dernière volonté:

– *PENTHÉSILÉE: Otréré désirait que je parte pour la guerre. Va, ma douce enfant, me dit-elle, Mars t'appelle, tu couronneras le Pélide. Sois une mère fière et heureuse comme moi. Puis elle pressa doucement ma main, et elle mourut.»*

Donc, la dernière parole de la mère enfreint une loi que l'on pourrait énoncer, comme le fait Penthésilée, ainsi:

« – *Une fille de Mars ne doit pas choisir son adversaire. Elle doit accepter celui que le dieu fait apparaître devant elle dans le combat, et tant mieux pour elle, si son ardeur la jette en face des plus beaux guerriers.»*

Voilà de la logique! Et il en faut, pour que des paroles puissent faire acte, en la transgressant. Le fait est donc que Penthésilée n'a de cesse que de rencontrer Achille, ce pélide dont sa mère lui a parlé sur son lit de mort. Elle se dirige donc avec son armée vers les abords de Troie. Et bien sûr, quand elle le voit, le combat est d'une telle violence qu'ils tombent tous deux par terre, sauf que Penthésilée est un peu plus étourdie que son adversaire. Achille de

son côté est confus d'avoir pu blesser une femme qu'il a tout de suite reconnue comme exceptionnelle, et de laquelle il est tombé éperdument amoureux.

Toute l'histoire que raconte la pièce de Kleist va dès lors tourner autour de cette tentative pour concilier cette transgression de la loi du: ne pas choisir, avec le choix d'être fidèle à l'amour qui, en l'occurrence ici, ne saurait être que maternel. Une telle conciliation est, bien sûr, impossible; il est exclu qu'aucun de ces deux partenaires élus n'y parvienne.

L'histoire se déroule de la façon suivante. Il y a des armées qui vont, qui viennent. Il y a les Grecs d'un côté, les Amazones de l'autre. Tantôt c'est l'un, tantôt c'est l'autre qui domine. Et il se trouve qu'Achille et Penthésilée se retrouvent tantôt du côté des Grecs, tantôt du côté des Amazones. A un moment donné, Achille a fait Penthésilée prisonnière; il va donc pouvoir l'asservir, en faire sa Reine, selon sa loi à lui. Prothoé, l'amie de Penthésilée, essaie de convaincre Achille, s'il veut vraiment obtenir son amour, de se déguiser et de faire semblant d'être lui-même le prisonnier. C'est durant la scène d'amour qui s'ensuit que Penthésilée l'initie à sa loi à elle, telle que je vous l'ai lue. Elle est ainsi persuadée de parvenir à convaincre Achille, puisqu'elle croit qu'il est son prisonnier, de la suivre à Thémiscyre, pour la fête des roses.

Les Amazones, excitées par le fait qu'elles ont perdu leur Reine, arrivent à reprendre le dessus, retrouvent Penthésilée et l'arrachent à Achille. Achille se rend compte qu'il faut absolument qu'il suive les Grecs, s'il ne veut pas être fait réellement prisonnier. Si bien qu'une séparation a lieu. Immédiatement, Penthésilée est persuadée qu'Achille l'a trompée, alors que c'est son amie qui a monté le stratagème. Elle ne supporte pas la tromperie. Elle est dans cet état de colère, lorsqu'Achille lui envoie un émissaire pour lui proposer un duel.

Car le plus drôle, c'est qu'Achille en a assez de la guerre de Troie; il se dit que deux mois, là-bas, avec ces femmes de rêve le reposeront, et qu'il reviendra tranquillement ensuite, puisqu'elles doivent, selon l'énoncé du mythe, le laisser repartir après. C'est bien là ce que Penthésilée lui a raconté.

Il a envoyé son message. Il est persuadé que Penthésilée ne lui fera aucun mal, puisque elle est amoureuse de lui. Voici en quels termes il s'adresse à Ulysse:

« – Achille: Écoute-moi, Ulysse. Si Troie s'engloutissait, comprends-tu bien, et si un lac, un beau lac bleu s'étalait à sa place, si des pêcheurs, tout gris de clair de lune, venaient amarrer leurs barques aux girouettes de ses toits, si un brochet tenait ses assises dans le vieux palais de Priam, si un couple de loutres ou de rats faisaient l'amour dans le lit d'Hélène, je me soucierais de Troie autant que je le fais maintenant. Je veux aller voir le temple de Diane, et j'irai! »

On le voit, Achille s'abandonne, lui aussi, à une sorte de folie amoureuse qui a tout à fait à voir avec la haine que lui inspire à présent la guerre. L'ennui, c'est qu'en face, la folie de Penthésilée est, elle, une folie meurtrière. C'est-à-dire qu'elle va au duel, mais pas seulement avec son arc et son poignard, elle y va avec ses chiens, et entourée de toute son armée!

Lorsqu'Achille, qui s'est avancé avec une simple lance, voit que le danger est majeur, il monte dans un arbre, et lorsqu'il pense qu'il peut s'adresser à Penthésilée elle-même, il se découvre. Penthésilée le tire comme un lapin avec son arc, puis le donne à dévorer à ses chiens, et se vautre parmi eux dans le sang.

Cette histoire a quelque chose d'exemplaire. Vous voyez jusqu'où peut aller le désir! Il y a cette fameuse phrase que Kleist met dans la bouche de Penthésilée: «Dévorer... désirer...

cela rime.»

Ensuite, lorsque le cadavre d'Achille est ramené dans le camp des Amazones, se déroule entre Penthésilée et la Grande Prêtresse toute une scène de purification, de réconciliation, et aussi d'explicitation de cet acte. Mais je n'en dirai pas plus. Je vous invite à lire vous-même cette histoire dans la très belle traduction de Julien Gracq.

J'espère cependant être parvenu à vous démontrer, bien que je n'aie pas eu autant de temps que je le souhaitais, que l'histoire de Penthésilée n'est autre que l'envers de celle d'Amphitryon.

En fait, c'est une lutte à mort entre les sexes que Kleist imagine!

Ayant écrit ces textes, on peut comprendre, peut-être, qu'il ait lui-même poussé les choses, dans sa vie, jusqu'à proposer à une femme de la tuer, pour se tuer ensuite. C'est ce que font Achille et Penthésilée. Ils se délient l'un comme l'autre du mythe fondateur de leur symbolique personnelle. Mais ils ne peuvent le faire que dans la mort! L'amour et la mort! L'amour qui serait la possibilité d'échapper à la loi du désir ne peut qu'entraîner la mort. Se dévoilent en fait ainsi ce que pourraient être les suites de l'histoire d'Alcmène et d'Amphitryon, après le retour de Zeus sur l'Olympe... On a exactement affaire à ce qui pourrait fort bien arriver. Mais n'y regardons pas de trop près!